

LA PROBLEMATIQUE DES DENOMINAUX
DE TRANSFERT DU JULA

Dramane KONÉ

Nous voudrions revenir ici sur certains faits et difficultés supplémentaires que suscite l'analyse du verbe jànsa. (*)

Par l'étude de ce verbe, nous touchons à la problématique des dénominaux-verbaux obtenus par dérivation, de type exocentrique, d'un nominal - qui n'ont à notre connaissance fait l'objet d'aucune étude approfondie à ce jour. Seul COULIBALY Bakary en souligne l'existence dans sa thèse d'Etat sur le Jula de Haute-Volta (Burkina-Faso) [1], où il distingue trois types de dénominaux, par comparaison des champs sémantiques du nominal et du dénominal.

- "Ceux dont le champ sémantique et celui du nominal de départ sont identiques :

kèlè	"querelle"	et	"kèlè	"quereller"
mírî	"pensée"	et	mírí	"réfléchir"

- "Ceux dont le champ sémantique et celui du nominal de départ sont différents :

jî	"eau"	et	"jí	"liquéfier, enivrer"
bá:râ	"travail"	et	"bá:râ	"travailler, endoctriner qn"

- "Ceux dont le champ sémantique et celui du nominal de départ sont identiques, mais qui impliquent la notion de donner :

kùrùsì "culotte et kùrùsì "faire cadeau d'une culotte"
 hérê "santé" et héré "donner la santé"

Ce raisonnement -bien que posé rapidement- est transposable pour le jula véhiculaire de Côte d'Ivoire et s'avère éclairant pour la compréhension de ces faits "bizarres" et intéressants -reflet certes de la compétence linguistique des sujets parlants- dont une grammaire adéquate du jula doit incontestablement rendre compte.

Nous nous restreindrons, dans ce qui suit, à l'analyse du troisième type de dénominiaux, et proposerions de reconnaître pour le jula de Côte d'Ivoire la notion de "transfert"; ce terme nous paraît préférable à la notion de "donner" qu'il utilise COULIBALY Bakary et qui d'une part risque de prêter à malentendus et d'autre part de ne pas rendre compte de la totalité des phénomènes qui nous intéressent. Cette différence de représentation sémantique apparaît -les termes de "transfert" et "donner" sont de niveau sémantique - lorsqu'on considère les exemples [1a] et [2a] suivants et les paraphrases correspondantes [1b] et [2b] :

[1a] - ù kà án dàraka ní sàgamone yé

[1b] - ù kà sàgamone dí án mà dàraka yé

"ils nous ont servi un mouton au petit-déjeuner"

[2a] - ù kà Isa sèn gbàran

[2b] - ù kà gbàran lá Isa sèn ná

"on a posé des attelles sur la jambe [cassée] de Issa"

Les champs sémantiques du verbal souligné en [a] et du nominal de départ souligné en [b] sont identiques, et la caractéristique essentielle des verbaux est d'impliquer :

- la notion de donner, dí, en [1b], verbe qui bénéficie d'un statut privilégié parmi les verbes de transmission [2] ;
- la notion d'application avec le verbe lá "poser" [3] en [2b].

Seule la notion de transfert -car neutre et moins marquée- peut rendre compte des propriétés des représentations sémantiques corrélatives aux relations syntaxiques. Conceptuellement les verbes lá et dí ont en commun l'idée de transfert, la différence se situant respectivement comme nous l'avons vu par ailleurs [4] dans le caractère "locatif" plutôt que "bénéficiaire" du but de transfert.

Ces observations faites, revenons à notre exemple [1a] pour observer que le jula connaît un ensemble de dénominiaux de la classe de dàraka "donner au petit déjeuner" < dàraka (N) "petit déjeuner"

Ainsi :

nyésigi "cadeau pour souhaiter la bienvenue à qn" et nyésigi (V) "préparer un cadeau pour l'arrivée de qn"

Fàna (N) "repas" et fàna (V) "honorer qn par un repas"

bàraji (N) "récompense divine" et bàraji (V) "récompenser" [5]
 gàrisège (N) "chance, progéniture" et gàrisège "avoir de la chance, des enfants" [volonté divine]"

bálo (N) "nourriture, vivres" et bálo (V) "nourrir, donner à manger"

bònya (N) "respect, cadeau" et bònya (V) "donner à qn un présent, des marques d'honneur"

Soulignons au passage que ce type de situation en tant que phénomène syntaxique est loin d'être inconnu d'autres langues. Par exemple en français on peut appliquer la notion de dénominal à des infinitifs [6] - impliquant tous la notion de

transfert - tels que :

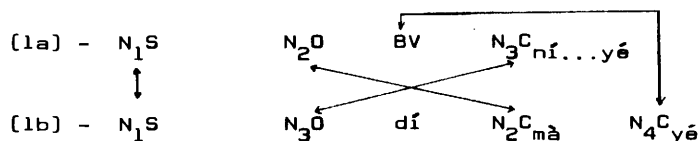
cirer	cire
huiler	huile
laquer	laque
platiner	platine
plâtrer	plâtre
etc...	

Dans cet ordre d'idées, mentionnons à titre de curiosité linguistique que le créole de Haïti [7] connaît des dénominaux formés à partir de noms propres ; ainsi :

Kennedy (John) "Président démocrate des U.S.A. en 1960, assassiné en 1963"

Kennedy quelqu'un "faire subir à qn le traitement subi par Kennedy" "l'assassiner"

Ceci étant précisé, revenons aux dénominaux du jula. Sur le plan syntaxique, ils se distinguent de jànsa, selon la schématisation suivante :



Relativement à jànsa nous avons en fait deux mécanismes différents pour traiter de phénomènes apparentés.

La caractéristique essentielle de la transformation -complexe- ci-dessus ne réside pas seulement dans la permutation entre objet et circonstant, mais aussi dans la "nominalisation" de la base verbale, transformation qui dévoile un autre agencement de la structure (a). En d'autres termes, le déplacement de N₂ et de N₃ respectivement des positions objet - circonstant en (a) aux positions circonstant-objet a pour conséquence le passage du terme, par exemple dàraka, de la catégorie

verbale en (a) à la catégorie nominale en (b). C'est ce qui explique sa présence [N₄] en position de circonstant marqué de la postposition yé à valeur d'identification. Seul le terme N₁ en position sujet reste inchangé, et relativement à jànsa, il n'y a pas d'introduction d'un nouveau participant (ou bénéficiaire "véritable").

C'est en ce sens que (a) -mise en forme d'évènements à trois places- doit être compris comme dérivé ou comme un "raccourci" de (b) qui est une mise en forme d'évènements à quatre places. La structure (b) opérerait ici à la manière d'un filtre, rôle qui lui permet de supporter tout le poids de l'acceptabilité ou de l'inacceptabilité de (a). Cela tient sans doute, au fait que la présence du N₂C lexicalément plein ou fortement régi précise immédiatement les relations sémantiques du N₄C avec le verbe dí. La présence de la postposition yé à valeur d'identification est un indice de ces relations - qui vaudraient la peine d'être explorées plus à fond - entre le N₄C et dí. Un autre indice de ces relations sémantiques est donné par la persistance du sens du verbe dí dans l'énoncé (a) où le N₄C devient dénominal.

Par ces faits qui ne sont pas accidentels -inventions littéraires d'individus doués ou de griots- mais systématiques nous pouvons proposer l'hypothèse suivante :

toutes choses égales, si deux circonstants fortement régis de formes NC_{mà} et NC_{yé} sont présents dans une phrase avec dí "donner", le deuxième circonstant -NC_{yé}- peut par dérivation de type exocentrique devenir verbe si et seulement si il comporte le trait (+ donner). Le dénominal de transfert obtenu est nécessairement transitif.

Cette hypothèse revient donc à rendre compte nécessairement au niveau lexical du comportement des unités selon qu'elles construisent les énoncés de type (a) ou ceux de type (b), dans la mesure où elles s'inscrivent dans des jeux de relation qui ne se recouvrent pas. Deux solutions sont à priori

possibles :

- une première solution consisterait à distinguer dans le dictionnaire deux entrées différentes par exemple pour dàraka en (a) et pour dàraka en (b), afin de rendre compte de la variation lexicale, laquelle est organiquement liée à la permutation des arguments objet et circonstant ;

- une autre solution serait de donner, dans le lexique, une seule entrée avec le nominal de départ. Le dénominal serait alors sous-catégorisé en termes de traits :

[+ V], [+ N \rightarrow V] (8), [+ transitif].

Dans notre conception, tous les faits ci-dessus mentionnés découlent naturellement de l'hypothèse que les constructions de type (b) sont basiques et celles de type (a) sont dérivées par transformation. Par parenthèse, cette discussion montre que nous sommes très loin de ce que André MARTINET (9) appelle économie et simplification du système linguistique constamment soumis à la pression du locuteur. Bien au contraire, étant donné la complexité des phénomènes en cause qui, manifestement, mettent en exergue la compétence linguistique des sujets parlants, leurs aptitudes langagières. Cette compétence, à la suite de Nicolas FUKWET, "ne peut être décrite que par une grammaire qui comprend au moins un niveau de structure superficielle et un niveau de structure profonde, ces deux niveaux étant reliés par des transformations ordonnées" (10), (cf. nos énoncés (a) et (b)).

Ceci dit, la langue jula -en perpétuelle évolution- connaît d'autres faits différents, apparemment d'un tout autre ordre, mais qui posent des problèmes comparables à ceux que posent les constructions avec les dénominaux de transfert du type jànsa et ceux du type dàraka. La hardiesse, voire la coquetterie des créations de ces dénominaux produisent des effets stylistiques très marqués. Ainsi dans le langage des jeunes (en milieu urbain) ou dans la langue verte, mais aussi dans la langue-choc de la publicité qu'emprunte le locuteur

jula (11) pour faire part d'un sentiment très vif, pour affirmer sa "liberté", nous avons les énoncés (a) suivants accompagnés de paraphrases correspondantes - toutes impliquant la notion de transfert :

(1a) - ñ béna í kùrusi

(1b) - ñ béna kùrusi dí í mà

"je te ferai cadeau d'une culotte"

(2a) - màsace kà filaninw tò kà ù nán

(2b) - màsace kà tò ní nán dí filaninw mà

"le roi a offert du "to" et de la sauce aux jumeaux"

(3a) - Seku kà à mùso dátusunu (12)

(3b) - Seku kà dátusunu sàñ à mùso yé

"Sékou a acheté (offert) une voiture Datsun à sa femme"

(4a) - séli ò séli à bé à dénw sàñbara

(4b) - séli ò séli à bé sàñbara sàñ à dénw yé

"A la fête il achète des chaussures pour ses enfants"

(5a) - cè, í té ñ sìkereti !

(5b) - cè í té sìkereti (dó) dí í mà !

"Vieux, donne-moi de la cigarette !"

(6a) - ù kà Isa sèn gbàran

(6b) - ù kà gbàran lé Isa sèn ná

"On a posé des attelles sur la jambe (cassée) de Issa"

(7a) - à kà dén dómìni kà à nyà

(7b) - ù kà dómìni dí dén mà kà à nyà

"Ils donnèrent à manger convenablement à l'enfant"

(8a) - ù kà Isa bònya

(8b) - ù kà bònya lé Isa kàn

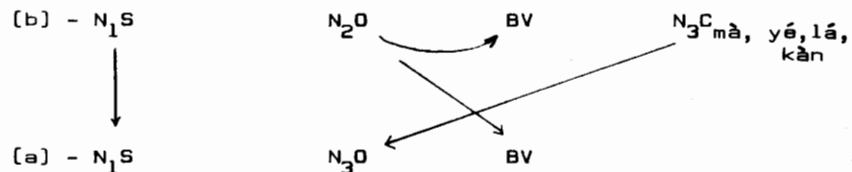
"Ils ont donné à Issa des marques d'honneur"

L'intérêt de ces constructions, où il y a visiblement passage de la catégorie nominale (énoncé (b)) à la catégorie verbale

(énoncé [a]), c'est la contraction de la construction basique, ici [b], contraction qui a pour conséquence -fait syntaxique inhabituel- de transformer le nominal en position objet en verbe (énoncé [a]) et le nominal en position circonstant (énoncé [b]) en objet (énoncé [a]).

Ainsi, on voudrait tenter ici, à titre d'expérience, une autre voie, qui correspondrait à notre hypothèse selon laquelle la construction [b] est basique, première, et la construction [a] dérivée par transformation. En faisant précéder [a] et [b] -image renversée- nous mettrons en lumière non seulement la variation syntaxique ou permutation des arguments sans porter atteinte à la structure sémantique de la situation, mais aussi la formation du dénominal de transfert.

Pour fixer les idées, représentons cette transformation par le schéma suivant :



Nous avons ici une mise en forme d'évènements à deux places [a] dérivée par transformation d'une mise en forme d'évènements à trois places [b].

Ainsi le N₂ en [b] "phagocyte" -par un phénomène d'assimilation au sens phonétique du terme- la base verbale en [a] et subsidiairement implique la notion de transfert :

Relativement aux constructions avec jànsa et dàraka, nous observons que c'est le terme objet en [b] et seulement lui -et non le circonstant comme c'est le cas avec jànsa et dàraka- qui devient dénominal en [a]; le terme circonstant en [b] conceptualisé comme le but du transfert ("bénéficiaire" avec les postpositions mà et yé, "locatif" avec les postpositions kàn et lá) occupe la position objet en [a].

Enfin, l'analyse qui vient d'être ébauchée, et c'est là-dessus que nous concluons partiellement, n'a d'autre ambition que de mettre en lumière la complexité des problèmes que l'on rencontre lors d'un essai de typologie des structures syntaxiques du jula.

Notre inventaire de structures syntaxiques -qui est loin d'être exhaustif- peut toujours être remis en cause, mais il reste qu'avec l'existence des cas intermédiaires -cas d'idosyncrasie syntaxique- entre les constructions qui acceptent jànsa et celles qui acceptent dàraka, nous pouvons formuler une hypothèse générale sur la nature exacte des dénominiaux de transfert, résultat de transformation syntaxique ne touchant que les positions objet-circonstant :

toutes choses égales, un nominal ne peut par dérivation de type exocentrique devenir dénominal de transfert que si et seulement si il implique dans sa nouvelle fonction la notion du verbe qui le régit dans la construction basique où il doit être, ou bien objet (cf. gbàran, kùrusi,...), ou bien deuxième circonstant (cf. jànsa, dàraka, ...); il ne peut être l'un et l'autre à la fois. ; le dénominal est nécessairement transitif.

Notre hypothèse, si elle est vérifiée, permettra aujourd'hui de renouveler dans une certaine mesure la classification des unités lexicales pouvant s'insérer dans le paradigme des marqueurs verbaux.

En effet, les données du problème posé dans l'introduction de cette étude ont été confirmées par l'examen détaillé des différents dénominiaux. Ces derniers, dans le cadre d'une classification, appartiennent à la catégorie des nomino-verbaux [13] qui, en dehors de leur emploi comme base verbale, sont, d'une part, aptes à être utilisés comme nom sans la présence d'un déterminant nécessaire et d'autre part sont incompatibles avec le suffixe -li, incompatibilité liée par ailleurs à la nature fondamentalement nominale de ces unités.

[10a] bé kà í mùso jàlaki ò lón tógɔ

[10b] bé kà jàlaki lá í mùso kàn ò lón tógɔ

"Ce jour, tous ont donné tort à ta femme"

En regard de ces exemples, et de l'analyse supra, il faut tout de suite tirer un certain nombre de conséquences :

- la première est de poser, qu'à la limite, tous les noms en jula sont potentiellement aptes à être des dénominaux. Seul le sens des bases amène à ce que certains le soient plus aisément que d'autres. L'avenir des dénominaux est certain, en ce que les langues changent plutôt qu'elles n'évoluent, et ce changement linguistique résulte d'une adaptation à l'évolution de la culture et des besoins communicatifs des locuteurs ;

- ensuite que les dénominaux ne sont rien de plus que des verbes absorbés par des noms, autrement dit l'incorporation de verbe dans un nom en qui il trouve un support stable. Cette incorporation, comme nous l'avons vu, permet en retour au nom de fonctionner comme verbe.

Par conséquent, c'est ce processus d'incorporation qu'il faut interroger en le dépouillant de ce qui n'a cessé de l'obscurcir, de le masquer. L'incorporation -aspect très précis de la créativité propre au langage humain- est à analyser en terme d'assemblage de deux ou plusieurs formes. Et si nous adoptons le principe d'analyse de LE BEL [14] selon qui "il n'y a pas d'assemblage dont les parties n'aient existé séparément avant d'être assemblées", nous pouvons aujourd'hui réduire nombre d'unités, appelées généralement verbo-nominales, à des dénominaux de transfert pour faire réapparaître des constructions oubliées (ou peu usitées) et du coup mettre à nu les verbes qui se sont déposés en ces lexèmes. Une telle interprétation peut nous aider à comprendre mieux le phénomène d'indifférenciation des lexèmes relativement à la distinction nom et verbe. Ainsi nous distinguerons les bases verbales formées par incorporation totale -cas de nos dénominaux où c'est le verbe qui est infusé au nom pour lui permettre de fonctionner comme verbe- et les bases verbales formées par incorporation partielle

c'est-à-dire juxtaposition des termes Arg. et V. A ce propos, reppelons KEITA Boniface [15] qui distingue deux types de base [16].

a) - les bases verbales formées par incorporation de schème tonal non compact :

cé-sîri / taille / attacher / "ceindre"

dá-mîne / bord / saisir / "commencer"

bólo-kò / bras / laver / "circoncrire"

Le schème N + V résulte du figement de la relation syntaxique "objet-verbe".

b) - les bases verbales formées par incorporation de schème tonal compact :

le schème N + V a valeur de comparaison :

fàli-búgɔ / âne / battre / "frapper comme un âne"

nónsi-tágama / caméléon / marcher / "marcher comme un caméléon"

le schème Numéral redoublé + V, a valeur distributive :

kàlenkelen-tá / kelen "un" / tà "prendre" / "prendre un par un"

sàbasaba-sán / sàba "trois" / sán "acheter" / "acheter trois par trois"

- enfin, troisième conséquence, on débouche ainsi sur la révision de la notion de verbo-nominal [17] au sens où l'entendent les linguistes HOUIS, CREISSELS ... Si nous posons que seul le niveau des constituants syntaxiques peut fournir un point de départ solide à l'élaboration d'un système de définition grammaticales, on est obligé de reconnaître que le sens donné jusqu'ici à la base verbo-nominale -à savoir une base combinable, sans nécessiter pour cela l'adjonction d'un quelconque dérivatif, aussi bien aux marqueurs nominaux qu'aux marqueurs

verbaux- est très limitatif en ce qu'il ne rend pas compte d'un fait pourtant essentiel, à savoir le jeu transformationnel, véritable travail de la langue jula, qui permet à un nom de fonctionner comme verbe. Pourquoi ne pourrait-on pas supposer que toutes les unités appelées verbo-nominales ont été des nominaux, des nominaux dont le rôle initial est d'être des arguments (objet ou circonstant) d'un verbe dont ils prennent et la place et la valeur sémantique pour pouvoir intégrer le paradigme des marqueurs verbaux ? C'est ce qui explique l'homologie que nous avons établie entre ces constructions (a) et (b) où visiblement l'opération -passage de (b) à (a)- s'accompagne d'une modification dans la distribution des participants (permutations entre NO et NC) sans qu'il y ait corrélativement modification de la situation de référence.

En d'autres termes, le verbo-nominal doit être caractérisé sur le double plan syntaxique et sémantique. Ce qui justifie une fois encore que la sémantique est toujours présente dans la réflexion sur le langage. Du point de vue syntaxique, c'est un lexème qui s'intègre aussi bien au paradigme des marqueurs nominaux qu'au paradigme des marqueurs verbaux (cf. dɔ̃lɔ̃ kà bàna bìla Isa lá "l'alcool a rendu Issa malade" et dɔ̃lɔ̃ kà Isa bàna "id."). Du point de vue sémantique, le lexème, en intégrant le paradigme des marqueurs verbaux, prend nécessairement en charge la valeur sémantique du verbe dont il est l'argument en structure profonde.

NOTES

- [*] Voir KONE D. "Fondements syntaxio-sémantiques des verbes d'acquisition et de transmission du jula" Mandenkan n° 11, Paris, 1986, pp.27-43. Cet article et le présent exposé constituent une présentation succincte, de quelques aspects d'une recherche sur la construction d'une syntaxe du jula menée dans le cadre de la préparation d'une Thèse d'Etat.
- 1 - COULIBALY Bakary : "Le jula véhiculaire de Haute-Volta : phonologie, morphologie, syntaxe et règles de transcription orthographique", Thèse d'Etat, Université René Descartes Paris V, Février 1984, p. 621.
 - 2 - KONE D. "Fondements syntaxico-sémantiques des verbes d'acquisition et de transmission du jula", Mandenkan n° 11, Paris, 1986, pp. 27-43.
 - 3 - Nous reviendrons plus loin sur cet exemple qui présente une autre répartition syntaxique des arguments. Nous le citons ici pour justifier le choix de la notion de transfert.
 - 4 - Cf. KONE D, Mandenkan n° 11, p. 41.
 - 5 - Sur le plan sémantique, ce dénominal rejoint le sens du verbe dɔ̃nɔ̃ "emprunter" dont le propre est de rendre en échange de ce qu'on a reçu, non pas restituer l'objet même, mais faire une dépense compensant celle dont on a bénéficié. Ainsi lorsque je donne quelque chose à quelqu'un, partager par exemple mon bien avec un mendiant, je le mets dans l'obligation de me restituer ce qu'il a reçu sous forme de bénédictions. La formule désormais consacrée chez les mendiants est :
jɔ̃n bé à fili bì kà á mine síni (litt. "qui lance quelque chose aujourd'hui pour l'attraper demain") → "qui donne aujourd'hui aux pauvres pour être récompensé demain dans l'au-delà".
 - 6 - On trouvera chez CREISSELS, une analyse décisive du problème posé par l'infinitif français à la théorie linguistique, in "Unités et catégories grammaticales", Publications de l'Université des langues et lettres de Grenoble, 1979, pp. 129-132
 - 7 - Communication personnelle de notre collègue BRACONNIER Cassia à qui nous adressons nos remerciements pour sa participation active à ce travail.
 - 8 - Le signe \frown est utilisé ici pour indiquer que le verbe (ou dénominal) issu du nominal (N) prend en charge la valeur sémantique du verbe qui le régit comme argument en (b).
 - 9 - MARTINET A. "Economie des changements phonétiques", BERN, Francke, 1955.

- 10 - RUWET N., "Théorie syntaxique et syntaxe du français", Editions du Seuil, Paris p. 48.
- 11 - Citons M. OBADIA, R. DASCOTTE, M. GLATIGNY, L. COLLIGNON : "Le fonctionnement du langage repose sur une dialectique où la contrainte et la liberté sont liées comme les contraires de Platon. De même que c'est en se soumettant aux lois de la nature que l'homme peut les utiliser et dominer l'univers, de même le sujet parlant doit se plier aux "règles" de la langue, accepter sa combinatoire pour affirmer sa liberté, in "Grammaire 4 : le verbe dans la phrase", Classique Hachette, Paris, 1975, p. V.
- 12 - Le terme "dátusunu" (Datsun) désigne une marque de voiture de fabrication japonaise.
- 13 - Pour une analyse détaillée voir KEITA Boniface : "Eléments de description du Malinké de Kita (Mali)" - Publications du Centre de Dialectologie Africaine, n° 6, Janvier 1986 - Université de Grenoble III, p. 93.
- 14 - LE BEL "Anatomie de la langue latine", Paris 1764, p. 24, cité par Michel FOUCAULT, in "Les mots et les choses (une archéologie des Sciences humaines)" - Gallimard, Paris 1966, p. 117.
- 15 - Cf. KEITA Boniface, op. cit., pp. 88-92, chap. "L'incorporation".
- 16 - Il importe de noter que dans la composition verbale - le terme de composition est pris ici dans son sens le plus étroit, à savoir combinaisons formées de deux lexèmes ou plus et non la composition à préfixe ou à suffixe - on se rend compte que dans l'équivalent en syntaxe libre, pour chaque type de composition, seuls participent les arguments immédiats ou voisins du verbe, à savoir l'objet et le circonstant (deux termes qui, contrairement au sujet, ne sont pas sur un rang d'égalité avec le prédicat verbal). A propos de ce voisinage des lieux, citons FOUCAULT : "sont "convenantes" les choses qui, approchant l'une de l'autre, viennent se juxter ; elles se touchent du bord, leurs franges se mêlent, l'extrémité de l'une désigne le début de l'autre. Par là, le mouvement se communique, les influences et les passions, les propriétés aussi. De sorte qu'en cette charnière des choses une ressemblance apparaît. Double dès qu'on essaie de la démêler... Et puis de ce contact naissent par échange de nouvelles ressemblances ; un régime commun s'impose". Op. cit. p. 33.
- 17 - Cf. KONE D. "Pour une caractérisation syntaxico-sémantique de la notion de verbo-nominale" (à paraître in C.I.A.L.).